

MOTIVATIONS ET INTERACTIONS VERBALES - UNE APPROCHE PSYCHOLINGUISTIQUE

Micaela GULEA*

0. Introduction

Notre étude [1] s'inscrit dans le domaine de la communication interculturelle se déroulant dans un cadre organisationnel entre les porteurs d'une culture occidentale - la France - et les porteurs, autochtones de la culture d'un pays Est-européen - la Roumanie.

Notre objectif est d'examiner à partir d'une approche psycholinguistique certains aspects de l'apprentissage du roumain par les Français travaillant en Roumanie. Cet apprentissage est regardé, d'une part, en tant que facteur motivationnel d'intégration et d'une autre, en tant que facteur de progrès et de modernisation dans les entreprises conjointes roumano-françaises par le truchement de la communication langagière. Autrement dit, nous estimons qu'un élément révélateur concernant les relations humaines dans l'entreprise multiculturelle porte sur le choix de l'outil utilisé, à savoir la langue.

Pour D. Wolton [17, p. 37-38] la communication en général est l'une des conditions de la modernisation, "paradigme central de la culture occidentale". Il y a donc un lien fort entre la communication - aspiration humaine fondamentale - et la modernisation dans un sens large, condition de survie (économique entre autres), dans les pays ex-communistes. Le même auteur argue que "la communication est non seulement une valeur individuelle, elle est aussi à l'origine d'un principe d'organisation des rapports sociaux moins hiérarchiques", à même, à notre avis, d'améliorer l'échange interpersonnel dans les organisations multiculturelles roumano-françaises ou autres.

À son tour, C. Camilleri [3, pp 11-17] remarque que "le contexte mental et social rendant possible l'admission légitimée des différences culturelles a été mis en place depuis longtemps", mais qu'il y a un obstacle de base à sa réalisation: "Le culturel, chez les gens, est l'objet d'un imaginaire bien plus que d'une vision exacte, et c'est à partir de cet imaginaire qu'ils établissent une échelle des civilisations les amenant à dévaloriser et stigmatiser la

plupart de ceux qui sont d'une culture différente. Une condition de base est donc d'éradiquer cette tendance au jugement de valeur hiérarchisant, de manière à ce que tous les sujets du groupe se sentent reconnus et légitimés, avec les conséquences individuelles et sociales éminemment régulatrices qui en résultent. Cela implique de légitimer les cultures, [...] ce qui demande d'abord de les connaître dans leur vérité, car une part de l'imaginaire est due à l'ignorance: en ce sens, aller du multiculturel à l'interculturel, c'est d'abord passer de l'imaginaire au réel".

Or, quoi de plus "réel" qu'une langue qui est, par définition, porteuse de réalités historiques mais également sociales et pas en dernier lieu économiques: "Il est enfin de bonne pédagogie, ajoute Camilleri, de modérer "l'orgueil culturel" des partenaires, qui les amène à placer leur système au-dessus des autres, et cela en introduisant la perspective historique. On fera ainsi comprendre la part considérable que l'évolution des cultures doit aux échanges et aux emprunts".

Vus d'une perspective psycholinguistique, ces échanges et ces emprunts devraient jouer un rôle important lorsqu'il s'agit de l'apprentissage d'une langue latine, par les locuteurs d'une autre langue latine ainsi que de liens historiques et langagiers à long terme.

1. Motivation de la recherche

Après les élections gagnées par la droite en novembre 1996, les investissements directs français se sont multipliés en Roumanie, si bien qu'à la fin de 1999 la France se situait dans les statistiques au premier rang des investisseurs étrangers.

La forte présence entrepreneuriale française justifie, croyons-nous, une recherche comme la nôtre, centrée sur des concepts tels que "la communication efficace" et "la communication authentique". Car, les voies de développement d'une entreprise multinationale ne sont pas toutes tracées d'avance. Des choix sont possibles dans la mesure où les cadres français - experts en transferts de gestion moderne des affaires et en la haute technologie qui caractérise les pays développés - se préoccupent non seulement des résultats, mais aussi

* Maître de conférences, docteur ès lettres au Département des Langues Romanes et de Communication en affaires de l'Académie d'Etudes Economiques de Bucarest.

d'une harmonisation des rapports humains en interculturalité. Ainsi, la réussite économique se décline-t-elle au pluriel, en fonction aussi de la satisfaction des attentes et motivations des uns et des autres.

Pendant de longues années, on a entendu les Roumains reprocher aux Français, certes sur un ton amical, leur frilosité à l'égard de la Roumanie sur un terrain où la vitalité de la francophonie facilitait leur tâche [8, pp 351-367]. Or, il s'est avéré que cette facilité - d'ordre linguistique et "sentimental" - constitue parfois un handicap, dans la mesure où elle masque souvent des différences culturelles importantes, surtout dans les mentalités issues pour la plupart des réalités imposées par un demi-siècle de régime totalitaire en Roumanie. L'attitude, qualifiée de "coloniale" par les Roumains, de certains Français oeuvrant dans les organisations implantées en Roumanie nous semble aussi pernicieuse que celle qui tend à idéaliser *a priori* les Roumains avant de bien les connaître car les hétérostéréotypes aussi bien positifs que négatifs entravent, on ne le sait que trop, la communication authentique [9].

2. Hypothèse de la recherche

Dans notre recherche "de terrain" nous sommes partis de l'hypothèse - qui pourrait ressembler pour d'aucuns à une lapalissade - que l'apprentissage d'une langue locale constitue un pas en avant vers la connaissance d'une autre culture, d'une autre réalité, et conduit, de ce fait, à une meilleure intégration.

3. Recherches antérieures

Une ample recherche expérimentale antérieure à la nôtre sur l'apprentissage du roumain par des adultes étrangers - [14], s'est proposé de faire non pas une typologie des paires de langues comparées, mais de "relever des faits communs à toutes les situations où le roumain est la langue cible de l'apprentissage".

4. Contexte situationnel

L'approche que nous avons adoptée, fondée sur toute une série de théorisations, d'études et recherches de terrain menées par T. Slama-Cazacu [voir entre autres 12, 13, 15] sur l'apprentissage des langues étrangères est essentiellement psycholinguistique selon la conception de cet auteur: "*analyse psycholinguistique à partir de la dynamique du processus d'apprentissage d'une langue-cible [...] dans les conditions concrètes de l'existence d'une langue-base, dans un contexte donné*" [15, p. 729] Afin de nous situer dans le contexte concret, socio-économique des échanges langagiers, nous avons jugé

bon de procéder d'abord à une étude des *situations de communication* roumano-françaises. Ainsi, l'inventaire des relations interculturelles d'affaires au cadre desquelles les Français auraient l'occasion de parler le roumain concerne deux catégories d'interactions selon le cadre où elles se déroulent:

- a) *un cadre permanent*: les grandes et moyennes entreprises (sociétés, banques) conjointes roumano-françaises dont les responsables sont Français ou Français et Roumains ou encore autochtones (éventuellement anciens expatriés en France), alors que les employés sont dans leur grande majorité des autochtones.
- b) *un cadre temporaire*: foires, expositions, forums économiques, contacts avec la Chambre de Commerce franco-roumaine, avec le Poste Commercial près l'Ambassade de France etc.

Les situations de communications typiques dans le cadre (a) sont à peu près les suivantes:

- 1. Recrutement des employés autochtones par les responsables français (C.V., lettre de candidature, entretien d'embauche etc.);
- 2. Communication face-à-face quotidienne interpersonnelle et intergroupes, dans l'entreprise. Celle-ci peut être centrée sur le rôle, sur la tâche (le groupe de réunion, par exemple) ou sur la relation (professionnelle ou extra-professionnelle). Du point de vue du pouvoir administratif, ces échanges ont lieu soit entre responsables français et responsables autochtones (*relations symétriques*, du moins virtuellement), soit entre responsables français et employés autochtones (*relations asymétriques / complémentaires*);
- 3. Les relations des cadres français avec des partenaires d'affaires roumains (premiers contacts et négociations d'affaires);
- 4. Les relations des cadres français avec le public autochtone (clients permanents et temporaires etc);
- 5. Les relations privées et semi-privées entre Français et Roumains.

Quant au cadre (b), on peut signaler:

- 1) les premiers contacts entre investisseurs français et responsables des entreprises privées ou d'Etat roumain;
- 2) les négociations d'affaires (entre personnes et entre groupes);
- 3) les contacts des institutions françaises avec les hommes d'affaires autochtones (notamment la préparation des voyages d'affaires en France);
- 4) Les contacts entre institutions françaises et institutions roumaines.

5. Méthode

Un questionnaire destiné à rendre compte de l'état des lieux et du rapport entre besoin d'intégration-efficacité du travail - apprentissage de la langue autochtone - a été envoyé à un échantillon de 100 cadres français oeuvrant dans des entreprises conjointes sur tout le territoire de la Roumanie. Les questions qui y figurent sont de nature factuelle, ainsi que d'opinion, d'évaluation et d'autoévaluation. 48 questionnaires ont été remplis par 11 femmes et 37 hommes.

Notre échantillon est homogène du point de vue de la formation - études supérieures - et du lieu de travail - organisations implantées sur le territoire roumain. Les catégories d'âge sont diverses, mais tous les sujets ont appris le roumain à l'âge adulte.

Notre questionnaire s'est centré sur plusieurs catégories de variables [cf. 15, p. 729]: *subjectives*: d'ordre intellectuel (compétences acquises mises en rapport avec les difficultés ressenties, durée de l'apprentissage par rapport au niveau atteint etc.); d'ordre psychologique - surtout motivationnel - (désir d'intégration, volonté de faire des progrès, étendue de l'effort etc.). Celles-ci mises en corrélation avec des variables *objectives* - professeur, méthode, modalités d'apprentissage, facteurs de contexte général (la francophonie des Roumains, l'ampleur et la durée du "bain linguistique" en fonction des contacts avec les autochtones monolingues etc.) - ainsi qu'avec des "variables représentées par les caractéristiques généralement humaines du processus d'apprentissage"[in idem] ont également été prises en compte. Des entretiens guidés, dont certains ont été antérieurs, d'autres concomitants, d'autres, enfin, postérieurs au remplissage du questionnaire ont nuancé nos résultats.

6. Variables subjectives

Nous avons trouvé peu intéressant d'analyser les variables d'ordre intellectuel, car, comme on le sait, l'apprentissage d'une langue étrangère ressemble à une course à pied: tout le monde part en même temps, mais, en cours de route, des distances considérables séparent les participants du fait que chacun marche à son propre rythme.

Par contre, les variables d'ordre psychologique nous ont semblé révéler des données utiles au domaine de l'interculturalité roumano-française. Aussi avons-nous, pour commencer, privilégié le facteur "intégration" en analysant d'abord les réponses aux questions qui portent sur ce sujet.

G. Visonneau [4, pp 137-138] remarque le fait que avant de prétendre élaborer l'interprétation des résultats, dans les situations culturellement hétérogènes, il faut toujours veiller à prendre en compte la bimodalité ou la plurimodalité qu'est susceptible de présenter leur

distribution, car celle-ci "met en lumière la diversité des appartenances à des sous-groupes qu'il est nécessaire et obligatoire de reconnaître". Car "négliger la plurimodalité en cherchant à tout prix à interpréter le médian ou la moyenne d'une distribution où se mêlent les effets de plusieurs dimensions méconnues revient à occulter la complexité des situations, pour réduire le réel, pour en présenter une image simplifiée et fallacieuse [...]. Ainsi, quel que soit le modèle d'inférence auquel on fait appel, en situation de contact des cultures plus qu'ailleurs la généralisation pose problème".

De ce point de vue ainsi que de celui de l'apprentissage proprement dit, il nous a semblé pertinent de diviser notre échantillon en trois groupes selon le niveau de langue en roumain:

- le groupe C - "connaisseurs", composé de 24 personnes (50% de l'échantillon) correspond à des sujets se situant à un très bon niveau en roumain (à peu près 20% du lot), à un bon niveau (environ 25%) ou à un niveau moyen (55%).
- le groupe NO - "notions", composé de 14 personnes (à peu près 29 % de l'échantillon) comprend et lit le roumain, mais le parle peu, avec difficulté et beaucoup de fautes.
- le groupe NE - "néant" déclare n'avoir aucune connaissance du roumain. Ce lot comprend, pour la plupart, des cadres plus récemment arrivés en Roumanie, mais aussi de plus "vieux" résidents.

7. Le facteur "intégration"

Parmi les réponses à la question (2) "Qu'est-ce que vous appréciez le plus dans ce pays?", nous avons isolé la réponse "les gens" afin de la mettre en rapport avec la question (21) "Qui est-ce qui vous a motivé à apprendre le roumain?", dont nous avons isolé la réponse "communiquer avec les gens".

Ainsi, dans le groupe C la totalité des personnes interrogées (24) ont appris le roumain "pour communiquer avec les gens", alors que 17 d'entre elles déclarent "aimer" les Roumains. Ces deux réponses ne se recoupent donc pas toujours. Par exemple, A.M., économiste chez Lafarge, aimant plus "les beaux sites" et "le folklore" que les gens, est motivé à communiquer en roumain par "le plaisir d'apprendre une langue étrangère". Mais peut-on apprendre la langue des gens qu'on n'aime pas?

D'autres personnes sont motivées à communiquer avec les gens pour des raisons d'ordre professionnel, d'ordre

"fonctionnel" (faire son marché etc.) ou tout simplement par le besoin de communiquer propre aux Latins.

Remarquons encore dans le groupe C le fait que l'unanimité concernant la motivation de "communiquer avec les gens" est encore accentuée par le fait que parmi les 6 motivations proposées, plus de la moitié du lot la considère comme étant l'unique ressort de l'apprentissage du roumain. D'ailleurs, dans la vie privée, la totalité du lot C fréquente presque quotidiennement (20 personnes) ou du moins une fois par semaine (4 personnes) des Roumains. On pourrait encore se demander: "Fréquente-t-on aussi souvent des gens qu'on n'aime pas?" À l'autre extrémité, le groupe NE fréquente beaucoup plus rarement les autochtones surtout parmi les plus "vieux" résidents (la moitié du lot voit des Roumains dans la vie privée une fois par mois ou plus rarement). Le groupe NO fréquente lui-aussi assez assidûment des Roumains dans la vie privée (à deux exceptions près). Le niveau modeste en roumain de ces locuteurs s'expliquerait par des "barrières à l'apprentissage" dont la plus importante est formulée ainsi: "tout le monde parle français autour de moi". Il est néanmoins vrai que plusieurs autres motivations peuvent pousser les gens à se fréquenter:

la curiosité (ce qui signifie aussi l'ouverture) pour une nouvelle culture (A.B. déclare, par exemple, que ce qu'il aime en Roumanie c'est le fait de pouvoir vivre dans une société en transition, donc sujette à des mutations continues), la nécessité de bonnes relations de voisinage etc. En même temps, une causalité circulaire se manifeste: on voit des Roumains pour entendre et parler le roumain, ainsi on se perfectionne et on recommence pour le plaisir de faire état de ce perfectionnement.

Le lot NE aussi bien que le lot NO invoquent beaucoup plus souvent "le manque de temps", par rapport au groupe C, pour apprendre la langue du pays, ce qui dans le cas des cadres dirigeants des entreprises et des organisations représente, peut-être, un obstacle réel.

Par ailleurs, il apparaît que la connaissance du roumain n'est pas, sans doute, le seul facteur d'intégration; fréquenter des Roumains qui parlent français presque tous les jours, aimer les gens (en général), apprendre pour communiquer, même sans beaucoup de succès, avoir au moins des notions de roumain sont, certes, les preuves d'une volonté de s'intégrer qui doit être regardée dans le contexte d'un pays où la francophonie est encore assez forte pour satisfaire au besoin des gens de communiquer avec l'autochtone.

En même temps, cinq jugements sévères des personnes du groupe C concernant leurs concitoyens se font jour à la question "Qu'est-ce qui pourrait empêcher un Français à apprendre le roumain?" À la rubrique "autres raisons" sont invoqués: "le manque (ou le peu) d'intérêt (et de talent) des Français" pour apprendre une langue

étrangère, le manque de volonté de le faire ainsi que "le chauvinisme".

À peu près un tiers du lot seulement apprend la langue autochtone pour "rendre le travail plus efficace" ce qui montre bien que les deux autres tiers des sujets ne sont pas conscients du fait que parler roumain avec les Roumains a une influence positive sur la relation avec l'interlocuteur dont on connaît la langue. Par conséquent, *le désir d'intégration exprimé par la volonté de communiquer avec les gens dans leur langue semble être très peu corrélé avec le facteur "efficacité du travail"*.

En même temps, "émettre" en langue étrangère semble être une motivation plus forte que "recevoir une rétroaction positive de la part des "ressources humaines" employées dans l'organisation, conclusion qu'on pourrait également dégager du fait que plus d'un tiers des personnes questionnées apprennent "pour le plaisir", motivation essentiellement individuelle, s'il en fût, car comme le dit si bien D. Wolton [17, p. 54] "c'est moins l'autre que l'on a envie d'entendre que la possibilité de s'exprimer soi-même. Communiquer devient le plus souvent synonyme d'expression, chacun cherchant d'abord non pas l'interlocution mais la possibilité de parler. Or, deux expressions (fussent-elles exprimées en langue maternelle ou en langue étrangère - n.n.) n'ont jamais fait un dialogue".

Si l'on compare maintenant ce que les Français "apprécient" et ce que les Français "détestent" chez les Roumains (deux questions ouvertes exigeant trois réponses au maximum), on peut remarquer le nombre légèrement supérieur des choses que l'on apprécie - 102 réponses - par rapport à ce que l'on déteste - 91 réponses. Une large majorité des sujets est sensible aux beaux sites, à la nature, ("l'état sauvage des montagnes et des campagnes", les parcs des villes) et au climat. Comme on l'a vu, "les gens" sont appréciés mais arrivent au deuxième rang seulement des préférences (30 sur 48). S'ensuivent les arts (17) et dans une moindre mesure le folklore (8 sur 48) et la gastronomie (4 sur 48). En outre, un industriel présent depuis 10 ans en Roumanie apprécie "le potentiel industriel du pays".

Quant aux choses les plus détestables, "la bureaucratie" occupe le premier rang avec plus de 50% de réponses, suivie par "la corruption" et "l'absence de certaines lois", à égalité (40 % de réponses). Les mentalités occupent une place assez faible: les sujets qui les détestent font l'effort de préciser qu'il s'agit de: "manque de fiabilité", "manque de sincérité", "manque de motivation, de volonté", "résignation des gens", "absence de prise de responsabilités (surtout politique)". *Ces séquelles d'une société longtemps totalitaire, présentes dans tout l'Est européen, risquent de passer aux yeux de ceux qui ne connaissent pas l'histoire contemporaine comme des caractéristiques culturelles propres aux Roumains.*

Pourtant, un diplomate remarque qu'il apprécie le fait de pouvoir en Roumanie "observer une société en mutation".

Nous avons tenté de corréler la question (33) « Quelle(s) langue(s) étrangère(s) devrait connaître un cadre européen moderne ? » avec les trois questions portant sur l'attachement des Français expatriés à la francophonie (Question 30: La montée de l'anglais dans ce pays vous semble-t-elle : souhaitable - dans l'ordre des choses - décevante; Question 31: Comment faut-il réagir pour la survie de la francophonie d'affaires?; Question 32: Avez-vous entrepris quelque chose dans ce sens?)

Ainsi la montée de l'anglais est pour la plupart des cadres (35) « dans l'ordre des choses ». 6 seulement la trouvent « décevante » et 5 "souhaitable". Observons que les deux dernières catégories sont caractéristiques aux groupes C et NO qui s'avèrent plus impliqués dans ce débat « linguistique » que les personnes du groupe NE qui font preuve d'une participation moins affective aux débats sur la langue.

En même temps, l'anglais est nécessaire au cadre européen moderne dans une très large mesure (35), même pour les personnes qui trouvent sa montée « décevante ». Dans cette catégorie il y a cependant des non-réponses à la question concernant les langues à apprendre, ce qui montre bien qu'à peu près 10% du lot investigué accepte mal la prédominance de l'anglais. *Les deux tiers de notre échantillon considèrent qu'un cadre européen moderne doit connaître - dans l'ordre - l'anglais et le français* (une seule personne place le français avant l'anglais, alors que l'espagnol arrive en troisième (14) et l'allemand en quatrième (9) position. L'italien, le russe, le japonais et le roumain remportent chacun un seul suffrage chez les personnes qui ajoutent une troisième et même une quatrième langue en plus de l'anglais et du français.

Le rapport entre les langues qu'on connaît déjà et celles considérées comme nécessaires serait également à prendre en considération. Cependant, nous pouvons déjà remarquer l'unanimité de la connaissance de l'anglais chez les sujets du groupe NE. La moitié de ce groupe indique l'anglais comme l'unique langue à apprendre et une personne indique même parmi les raisons qui pourraient empêcher un Français à apprendre le roumain le fait qu'*en Roumanie on se débrouille très bien avec l'anglais*. Au pôle opposé un seul cadre remarque que « chaque langue constitue un atout supplémentaire » et que « le choix des langues dépend de la profession et du lieu de l'action ». Cependant, une remarque s'impose: même s'ils acceptent la montée de l'anglais comme un phénomène « dans l'ordre des choses », les Français réagissent dans une grande proportion (30 réponses) à la question portant sur la survie du français des affaires en Roumanie, font des propositions plus ou moins

concrètes de mesures à prendre, s'enorgueillissent d'avoir eux-mêmes contribué à la diffusion du français. Parmi ces réponses, trois ont trait directement au roumain. Ainsi J.F. qui considère la montée de l'anglais comme étant « décevante » affirme qu'il faut « *encourager la pratique du français par les Roumains et du roumain par les Français* », comme si les locuteurs des deux langues latines devraient oeuvrer ensemble pour sauvegarder leur identité culturelle. Plus concrètement E.L. qui parle italien et espagnol déclare que « les réunions professionnelles » qui se déroulent dans son entreprise ont pour langue de travail « le français ou le roumain et sûrement (sic!) pas l'anglais ». Pourtant, ce même cadre déclare une ligne plus basse que tout cadre moderne et européen devrait connaître - dans l'ordre - l'anglais, le français, l'espagnol. Cette attitude d'ouverture vers l'Europe et le monde, cette volonté d'être réaliste, entre en contradiction avec la résistance identitaire, car comme le dit si bien John Naisbit "Plus nos mondes extérieurs acquièrent des similitudes, plus nous nous acharmons à conserver nos traditions intérieures". Cette contradiction s'exprime également par les verbes-clés utilisés par les partisans de la francophonie qui vont de *dire, encourager, diffuser*, exprimant l'effort identitaire, à *exiger, imposer* qu'on pourrait qualifier de verbes « chauvins » en passant par *offrir, soutenir, développer, financer*, plus concrets et plus adéquats.

Enfin M.H., qui est depuis dix ans en Roumanie, trouve lui aussi la montée de l'anglais décevante, du fait qu'il avait trouvé en Roumanie un pays où le français occupait une place de choix, alors que de nos jours il est appris par la plupart des jeunes comme une seconde langue après l'anglais. Ce sujet considère qu'il faudrait assurer un enseignement « gratuit » du français et diffuser plus de télévision française sur câble (la T.V. 5 Internationale et M6 ainsi que Arte sont cependant largement diffusées en Roumanie). En même temps, il se montre ouvert à la diversité linguistique et à l'apprentissage des langues locales, car, déclare-t-il, on devrait apprendre « toutes les langues », sans privilégier certaines d'entre elles.

8. Variables objectives

Pour avoir un tableau psycholinguistique complet de ces variables on devrait examiner un grand nombre de facteurs qui dépasserait l'espace restreint de cet article [17]. Nous nous centrerons donc sur des variables objectives d'ordre plus général et plus pratique concernant l'apprentissage du roumain par les adultes français.

9. Caractéristiques de l'apprentissage du roumain par les cadres français.

a) Contrairement au stéréotype "le roumain est une langue facile à apprendre, car latine", 30% des Français de notre échantillon vivant en Roumanie déclarent avoir appris le roumain "moins facilement" qu'ils ne le pensaient. Ce chiffre devrait être beaucoup plus élevé pour les Français qui apprennent cette langue en France. Pour le groupe C ainsi que pour le groupe No la principale difficulté consiste à "parler la langue", difficulté mentionnée par les deux tiers des personnes interrogées et beaucoup moins à "comprendre la langue" (un cinquième des personnes interrogées). Le même pourcentage vaut pour les personnes déclarant n'avoir eu aucune difficulté à apprendre le roumain. Ces résultats sont confirmés par le fait que 50% des deux lots répond "oui" à la question: "Commettre des erreurs en roumain parlé, cela vous gêne-t-il?" (La plupart des personnes concernées ont plus de 40 ans).

b) *Le compartiment de la langue qui pose le plus de problèmes à l'apprenant français est, on s'y attendait, la grammaire roumaine.* Les deux tiers des lots C et NO la considèrent comme l'unique compartiment de la langue où ils ont eu des difficultés. Ceci s'explique par le fait que le roumain est caractérisé par une morphologie riche, ce qui permet une topique de la phrase beaucoup plus flexible que celle du français: déclinaison synthétique avec de nombreux changements de désinences dans plusieurs catégories grammaticales (nom, adjectifs, pronoms), système verbal où les alternances sont nombreuses etc.

c) *La phonétique du roumain* comprenant des sons inexistantes en français - (ă, â, h,) - des diphtongues, (comme *ci, ce*) *semble pourtant poser très peu de problèmes au lot C* (12% seulement des personnes interrogées déclarent avoir eu des difficultés), *mais beaucoup plus au lot NO* (50% des personnes interrogées). Ces difficultés concernant la prononciation du roumain s'accompagnent chez certains sujets des difficultés à "comprendre la langue".

L'exemple de O.F. nous semble particulièrement intéressant de ce point de vue:

Ayant un très bon niveau de langue, acquis aussi bien en France (18 mois) qu'en Roumanie (18 mois), ce sujet a bénéficié de "cours communs", de manuels, aussi bien roumains que français, et de cassettes. Il écrit le roumain et lit les documents officiels et d'entreprise, la presse quotidienne et spécialisée ainsi que les oeuvres de la littérature roumaine, sa formation étant en même temps humaniste et technique. Il connaît une autre langue latine - l'espagnol - et n'a aucun état d'âme lorsqu'il commet des erreurs en roumain parlé. Il écoute les informations en roumain à la télévision ainsi qu'à la radio. Pourtant, il

affirme avoir éprouvé des difficultés à *comprendre la langue*. Ces difficultés sont en corrélation avec les problèmes que lui a posé la *phonétique du roumain*. En même temps, ce sujet affirme que les gestes et mimiques des Roumains sont très proches de ceux des Français et qu'il n'a aucune difficulté à les décoder. Or, cette facilité est signalée par 20% seulement des personnes enquêtées. *En termes de programmation neurolinguistique nous pourrions affirmer que ce sujet est un "visuel" beaucoup plus qu'un "auditif"* [18].

d) De façon surprenante, *le vocabulaire du roumain semble poser peu de problèmes aux apprenants français.* 10% seulement déclarent avoir eu des difficultés et ceci dans la catégorie C, celle des personnes qui lisent beaucoup en roumain. *"Le roumain est une langue latine, donc proche de la nôtre"*, disent-ils. Généralisation abusive, car toutes les langues latines ne sont pas aussi proches du français qu'il paraît. Le roumain, "fleur de latinité" selon une chanson populaire de Besserabie, est une langue romane passée par un filtre slave. Le phénomène de l'immersion d'une langue romane dans un environnement linguistique non-latin, slave et balkanique est un exemple unique dans la famille des langues latines, selon A. Niculescu [11, pp 216-222]. Il est vrai que grâce à "sa capacité d'assimilation", le roumain moderne a connu une évolution importante et rapide grâce à "la deuxième latinisation" de la langue ou à "l'occidentalisation romane" du roumain (à la fin du XVII-e et au XIX-e siècle) [6, pp 223-226]. En effet, l'absorption massive de néologismes, surtout d'origine française a éliminé ou marginalisé une bonne partie du fonds slave et oriental de la langue roumaine. On peut donc avancer que de nos jours, dans le langage courant, un mot sur cinq est d'origine française. Pourtant, même si l'on ajoute à cela le fond principal lexical d'origine latine, la relative prépondérance du lexique d'origine slave et orientale fait que le Français ne comprend pas si facilement le vocabulaire roumain d'un premier abord. Cependant, on peut supposer que, plongé dans le bain linguistique roumain et fortement motivé à apprendre et à parler pour des raisons professionnelles, fonctionnelles et autres, le Français de Roumanie s'assimile plus facilement le lexique roumain qui se présente à lui dans des contextes linguistiques assez "ritualisés" dans l'entreprise et beaucoup plus divers dans la vie privée. Les nombreux contacts avec les autochtones jouent également un rôle important de ce point de vue.

e) Ajoutons que *la francophonie des Roumains, en diminution pendant les dix dernières années, laisse plus de place à l'apprentissage de la langue locale.* Car les Français qui étaient arrivés en Roumanie après la révolution apportaient dans leurs bagages, selon la tradition de l'entre-deux-guerres, le stéréotype "tout le monde parle français en Roumanie".

Ce stéréotype prend également sa source à la télévision, grande dispensatrice de stéréotypes, au moment où les Français voient dans les rues de Bucarest les protagonistes du renversement de Ceaușescu parler couramment leur langue et se dire nourris de leur culture. Encore faut-il se rendre compte qu'on est dans la capitale et que les personnes interrogées étaient pour la plupart des jeunes et surtout de moins jeunes intellectuels. Il est vrai qu'à ce moment-là, en raison de l'isolement économique du pays, l'anglophilie avait moins d'emprise sur la population scolaire. En même temps, du fait aussi de la résistance culturelle opposée à la "soviétisation" (1944 - 1964) et plus tard à l'isolement du pays (1972 - 1989), un Roumain sur quatre parlait encore français grâce à la tradition et aux riches bibliothèques publiques et privées constituées surtout dans l'entre-deux-guerres. En fait, les liaisons culturelles roumano-françaises très espacées pendant un long moment ne se sont pratiquement jamais tout à fait interrompues. Paradoxalement, c'est après 1990, lorsque les liaisons avec la France se sont remarquablement multipliées que le français perdit petit à petit du terrain, en raison de l'ouverture au monde des PECO. La prépondérance de l'anglais dans le monde des affaires et de la diplomatie est en train de s'installer insidieusement.

Heureusement, la francophonie d'entreprise vient à la rescousse de la survivance du français. Dans les sociétés conjointes roumano-françaises, les jeunes Roumains se sont remis au français et notamment au français des affaires. Une bonne politique linguistique aidant, le stéréotype "tout le monde parle français en Roumanie" a des chances de se muer en réalité, même si, pour être réaliste, il faudrait le modifier un peu: "En Roumanie tout le monde parle anglais et français".

10. CONCLUSIONS

1. Le développement par les Roumains de la francophonie des Roumains exprime une volonté de continuité concernant nos liens historiques, une volonté aussi de *ne pas se couper de ses racines langagières*, car le français a essentiellement contribué à la formation du roumain moderne. En même temps, *encourager l'apprentissage du roumain par les Français* est une manière de resserrer encore ces liens, de faire que pendant cette époque de transition à l'économie de marché le soutien de la France soit marquée de manière non seulement économique mais aussi morale et "sentimentale".

Encore faut-il honnêtement ajouter que notre hypothèse ne se vérifie qu'en partie: d'une part, on peut parfaitement vivre et travailler en Roumanie sans connaître le roumain et d'une autre, si la prise en compte des aspects interculturels d'entreprise se contente uniquement de l'apprentissage du roumain - le plus

souvent "sur le tas" - par les cadres français expatriés, la possibilité de construire des passerelles entre les deux cultures sera assez limitée (même si en situation de bilinguisme français - roumain se crée un champ psycho et socioculturel plus ouvert à la communication d'entreprise et des affaires). Car, l'essentiel en communication porte non seulement sur la bonne connaissance d'une autre langue - ainsi que de la sienne propre - qui permette de comprendre correctement des dires, mais aussi de comprendre et d'interpréter correctement des situations, des comportements, des attitudes, des gestes etc. De ce fait, l'activité langagière concrète des cadres français n'est qu'occasionnellement un révélateur de dysfonctionnement et d'incompréhensions. Vue d'un angle psycholinguistique, toute configuration culturelle - y compris celle roumano-française - se présente à chacun à travers diverses médiations, parmi lesquelles l'instrument linguistique occupe une place de choix, mais seulement parmi bien d'autres. Car chacun choisit sa formule culturelle individuelle, son "savoir être" culturel, largement plus important en management interculturel que le pur et simple savoir-faire professionnel. Ainsi, *apprendre le roumain* à un niveau ou à un autre peut signifier beaucoup de choses plus ou moins décelables chez un cadre français expatrié: un moyen de mieux communiquer en affaires, de s'enrichir culturellement, de mieux vivre en milieu étranger, de se faire plaisir ou bien de se mettre en valeur à ses yeux et à ceux de ses employés, d'attirer l'attention sur soi. Par ailleurs, *ne pas apprendre le roumain* peut signifier également beaucoup de choses allant du refus absolu d'entrer en relation avec l'autochtone et jusqu'à se sentir heureux et comblé au milieu des francophones roumains, imbus de culture et de civilisation françaises.

2. Notre étude montre également que *le grand nombre d'expatriés français engagés dans les entreprises (ou la diplomatie) qui parlent et lisent le roumain est important et tout à leur honneur*. Dans ce cas précis le stéréotype a eu peut-être du bon: sans la conviction que le Roumain est une langue latine, donc "facile à apprendre", moins d'hommes d'affaires et autres expatriés se seraient sans doute mis à la tâche.

Cette nouveauté absolue - incroyable pour les générations d'avant 1990 - de l'apprentissage d'une langue "locale" par les locuteurs d'une langue internationale mérite au moins une réflexion: la mondialisation tous azimuts de l'économie imposerait à notre avis *deux tendances langagières opposées*:

- (a) l'une que j'appellerais *majeure* - l'apprentissage de *l'anglais, langue universelle* (du moins en affaires), qui représente la solution facile.
- (b) l'autre *mineure* - l'apprentissage d'un nombre accru de langues par rapport au passé (y compris des

langues locales) du fait de l'ouverture au monde imposée par la mondialisation elle-même. Cette ouverture ne concerne pas uniquement les hommes d'affaires, elle concerne également la mentalité moderne d'une grande partie de l'humanité et, à notre avis, n'entre pas en contradiction avec la volonté de sauvegarder sa propre langue en tant qu'outil identitaire et de maintenir les places fortes qu'elle avait conquises dans le passé.

ANNEXE

DEUX PORTRAITS-ROBOT

Certaines de nos observations se sont constituées en deux portraits situés à deux extrêmes portant sur le maniement du multilinguisme par les cadres français expatriés pour en dégager, entre autres, son maniement culturel. Car, comme le dit C. Camillieri, "il ne faut pas se fier à l'apparente aisance dans l'usage de la langue de la société d'installation", du fait que des *logiques subjectives* animent les acteurs à partir de leur histoire: leur analyse effectuée au niveau collectif aussi bien qu'individuel révèle les rapports singuliers qu'ils entretiennent avec les cultures impliquées.

Le lot de 48 personnes auxquelles nous nous sommes adressées présente un seul cas de ce que Gruyère et Morel [7, pp 90-109] nomment un "handicapé de l'interculturel". Nous ne croyons pas inutile de brosser son portrait.

1. Ingénieur de formation, A.F. se situe dans la catégorie d'âge 41-45. Il parle couramment outre sa langue maternelle l'anglais et le hongrois, car avant de venir en Roumanie il est resté plusieurs années au Canada ainsi que dans un autre pays de l'Est. Bien que résidant depuis 3 ans à Bucarest, il a seulement des "notions" de roumain qu'il a acquises sans professeur, par "imprégnation quotidienne", dit-il. Il n'utilise aucun support pédagogique pour apprendre la langue, n'écoute pas les infos roumaines ni à la radio, ni à la télévision, méconnaît les réalités roumaines ainsi que les mentalités roumaines et déclare qu'il n'y a rien qui le motive à apprendre le roumain. Il fréquente très rarement des Roumains dans la vie privée, n'apprécie "rien" dans ce pays, déteste "tout". Il transgresse l'indication du questionnaire de choisir trois réponses au maximum parmi les choses "détestables" et coche tout.

Pourtant, l'apprentissage de la langue ne lui poserait aucun problème puisqu'il a acquis des notions de roumain "aussi facilement qu'il le pensait", qu'il n'a eu aucune difficulté à "comprendre et à parler la langue", qu'il n'est pas gêné s'il commet des erreurs en roumain et

qu'il reconnaît que les gestes et mimiques des Roumains ressemblent plus ou moins aux gestes et mimiques des Français, de sorte qu'il est à même de "plus ou moins" les décoder.

Il est d'avis qu'un cadre européen moderne devrait connaître - dans l'ordre - l'anglais, le français, plus une (autre) "grande" langue étrangère (espagnol, italien, allemand, japonais etc.), mais il a lui-même appris le hongrois. Ajoutons que, marié à une Canadienne française, la survie de la francophonie d'affaires en Roumanie lui chaut peu et que la montée de l'anglais lui semble être "dans l'ordre des choses".

Ce cadre semble donc pour des raisons subjectives être allergique non pas à l'interculturel en général, mais bien à tout ce qui est roumain, n'ayant presque rien vu ni rien entendu de la culture dans laquelle il a été plongé.

2. À l'autre bout de l'échelle, C.S., 42 ans, depuis 8 mois en Roumanie atteint selon son autoévaluation, à un "très bon niveau" en roumain parlé au bout de trois mois. Ce cadre social parle anglais, allemand et espagnol en plus du français. Pour apprendre la langue il utilise des manuels français et des cassettes, écrit en roumain, lit en roumain "des documents d'entreprise et officiels ainsi que la presse quotidienne, écoute les infos en roumain à la télévision. Il fréquente des Roumains "toutes les semaines", aime les gens, ne déteste rien en Roumanie et l'écrit sur le questionnaire en roumain.

Il a appris le roumain "plus facilement qu'il ne le pensait", n'a eu aucune difficulté à comprendre et à parler la langue, est un peu gêné lorsqu'il commet des fautes de roumain, est conscient des difficultés de la grammaire roumaine et du fait que le roumain ressemble "plus ou moins" seulement au français. Les subtilités du roumain l'intéressent (il affirme par exemple connaître "les grossièretés"). Il déclare également décoder correctement les gestes et mimiques des Roumains qu'il ne considère pas identiques à ceux des Français. *Il a appris la langue pour communiquer avec les gens et pour son plaisir.*

En reconsidérant les déclarations ci-dessus, on pourrait simplement se dire que le plaisir d'apprendre des langues étrangères et de communiquer dans ces langues est une question de talent qui facilite, certes, l'intégration. Or, deux réponses nous semblent indiquer quelque chose de plus, à savoir que ce sujet est proche de ce que Gruyère et Morel [in idem] appellent un "converti" de l'interculturel (défini comme une personne "extro-déterminée", ayant adopté le cadre de référence de la culture dans laquelle elle vit et, en quelque sorte, aliénée par rapport à sa culture d'origine). Ces réponses sont: "Je ne déteste rien dans ce pays" et "ce qui pourrait empêcher un Français à apprendre le roumain c'est... l'ethnocentrisme franchouillard".

REFERENCES ET NOTES

1. Bénéficiant du soutien logistique de « Institutul Limbii Române. » près du M.E.N. et l'activité « sur le terrain » de mon étudiante Daniela Ichim, cette étude fut présentée au VI -e Congrès de la Société Internationale de Psycholinguistique Appliquée ISAPL à Caen - (28 juin - 1 juillet 2000).
2. BONNOT C., J.C.CHANAVAL: *La négociation interculturelle*, Saint Etienne, Mozaïcal (1999).
3. CAMILLERI C.: *Les conditions de l'interculturel*, in "Intercultures", no. 9, 11 - 17, (1990).
4. CAMILLERI C., VISONNEAU G.: *Psychologie et culture*, Armand Colin, (1996).
5. CRYSTAL D.: *La diversité linguistique: un atout pour l'humanité*, in "Courrier International", no. 486, 37, (2000)
6. DIMITRESCU F.: *Observații asupra poziției României printre limbile romanice* in Jordan Chimet (éd.): *Momentul adevărului*, Bucarest, Ed.Dacia, 223 - 226, (1996)
7. GRUERE J.P., P.Morel: *Comment les Français regardent-ils les étrangers?* In F.Gauthey, D.Xardel (éd.): *Management interculturel - mythes et réalités*, Paris, Economica, Chap. 9, (1990)
8. GULEA M.: *Le français des affaires en Roumanie* - étude de cas; S. Abou, K. Haddad (éd.) : *La diversité linguistique et les enjeux du développement*. Premières Journées Scientifiques du réseau thématique de recherche, "Cultures et développement", Université - Saint Joseph, Beyrouth Liban, 351 - 367, (1997)
9. GULEA M.: *Particularités locales dans les comportements communicatifs en milieu entrepreneuria franco - roumain. Stéréotypes et slogans*, Deuxièmes Journées scientifiques du réseau thématique de recherche "Cultures, langues, développement", de l'Agence Universitaire de la Francophonie, A.F., Ile Maurice 9 - 11 février (sous presse), (1999)
10. GULEA M.: "Apprentissage du roumain par les cadres français expatriés en Roumanie - une approche psycholinguistique" in ISAPL - 2000, "Abstracts", p.103, (2000)
11. NICULESCU A.: *Romanitate - Românitățe* (Romanité - Roumanité) in Jordan Chimet (éd.) *supra* 216 - 222, (1996)
12. SLAMA-CAZACU T.: *Introduction to psycholinguistics*, The Hague, Mouton, (1973)
13. SLAMA-CAZACU T.: *La régularisation: l'un des universaux de l'acquisition de la langue*, "Cahiers de linguistique théorique et appliquée", 10, fasc.1, 63 - 92, (1973)
14. SLAMA-CAZACU T., Doca Gh.: *Une langue-cible (le Roumain) et 23 langues bases: une approche psycholinguistique en linguistique contrastive*, in G. Nickel (éd.), *Psycholinguistique*, Stuttgart, Hochschulverlag, vol. II, 209 - 219, (1977)
15. SLAMA-CAZACU T.: *Psiholingvistica - o știință a comunicării*, București, A.L.L., (1999)
16. WOLTON D.: *Penser la communication*, Paris, Flammarion, (1997)
17. Ainsi, le facteur **temps** pourrait-il ressortir de corrélations entre des données telles que : durée éventuelle d'un apprentissage antérieur en France, durée du bain linguistique, intensité du bain linguistique (fréquence des contacts avec les autochtones ne parlant pas le français et les autochtones parlant français) mis en rapport avec le niveau atteint, l'âge des apprenants, les particularités de leur formation intellectuelle (quelles études ?) et le nombre et la durée de leurs expériences langagières et culturelles à l'étranger etc.
18. Ce genre de particularité perceptuelle serait, à notre avis, impérativement à prendre en considération par la didactique des langues étrangères.